

UNIVERSITE TOULOUSE II — LE MIRAIL
U.F.R. LANGUES, LITTERATURES ET CIVILISATIONS ETRANGERES

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE TOULOUSE II

Discipline : Sciences du langage

présentée et soutenue publiquement

par

Régis Missire

le 9 décembre 2005

Sémantique des textes
et
modèle morphosémantique de l'interprétation

Directeur de thèse : M. Michel Ballabriga

JURY

M. Michel Ballabriga, Professeur, Université Toulouse II
M. Pierre Cadiot, Professeur, Université Paris 8
M. Franck Neveu, Professeur, Université de Caen Basse-Normandie, (rapporteur)
M. François Rastier, Directeur de recherches, CNRS, (rapporteur)
M. Alessandro Zinna, Professeur, Université Toulouse II

*À Manuella,
sans la présence et la patience de laquelle ce travail n'aurait pas vu le jour*

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Michel Ballabriga, qui a dirigé cette thèse, pour sa confiance, ses conseils et la bienveillance avec laquelle il a suivi mes travaux pendant ces années de recherche et de formation.

Je tiens également à remercier François Rastier pour ses conseils et l'intérêt qu'il a témoigné pour ma recherche.

Les longues discussions sur la perspective morphosémantique et la question du rythme sémantique avec Christophe Gérard et Patrick Mpondo-Dicka ont largement nourri ce travail. Je les en remercie vivement.

Pendant l'élaboration de ce mémoire, j'ai eu la chance de pouvoir bénéficier de l'avis de chercheurs auxquels mes propositions doivent beaucoup. Je remercie en particulier Sémir Badir, David Piotrowski et Yves-Marie Visetti.

Je salue chaleureusement les membres du CPST et les collègues et amis de l'université, en particulier : Baptiste, Cyril, Emmanuel, Françoise, Karine, Michelle, Jean-Pierre.

PRESENTATION

I

L'objectif de ce mémoire est de contribuer au développement d'une théorie des fonds et des formes sémantiques pour la description des textes. Cette théorie (ou conception *morphosémantique* du texte), initiée et progressivement affirmée par F. Rastier, adapte certains principes de la psychologie de la forme (*Gestalttheorie*) pour décrire la constitution du sens textuel dans l'interprétation. En première approximation, nous dirons que la conception morphosémantique développe l'hypothèse de la *perception sémantique*, pour laquelle l'interprétation s'apparente davantage à la reconnaissance de formes et de fonds qu'au calcul, et peut alors être décrite sur le modèle d'une activité perceptive qui consiste à « élaborer des formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme »¹.

On apprécierait cependant plus justement la perspective morphosémantique en la caractérisant comme un *domaine de modélisation* pour une théorie sémantique : formuler l'hypothèse de la perception sémantique, c'est ainsi convoquer les ressources conceptuelles des théories perceptives dans une visée descriptive, mais également à titre heuristique. On identifie là un usage courant de l'analogie dans les sciences, où elle intervient comme adjuvant aux procédures de découvertes : l'idée initiale consiste à proposer une équivalence entre concepts d'une théorie source (i.e une théorie sémantique) et d'une théorie cible (i.e une théorie perceptive), et faire travailler ensuite les propriétés et qualités de la théorie cible. Dans notre cas, en même temps que l'on propose de comprendre les parcours interprétatifs sur le modèle d'une perception de fonds et de formes, on « traduit » les concepts de fonds et de formes dans les termes de la théorie source. Par exemple, et sans entrer ici dans une discussion technique, disons qu'en définissant une forme comme un groupement structuré de sèmes, et un fond comme un faisceau d'isotopies, une traductibilité minimale supportant l'analogie est assurée. Mais si cette traductibilité entre

¹ Rastier, 2001a, p. 48.

la théorie et son domaine de modélisation restait assurée de manière permanente, il y aurait lieu de s'interroger sur l'intérêt de l'analogie initiale : ce qui lui est demandé, au contraire, c'est précisément un surcroît qualitatif du domaine convoqué sur ce que nous donnait à voir la théorie initiale. Par exemple, s'il est possible de décrire dans une théorie morphologique une « déformation continue » de forme, et si ce concept nous semble par ailleurs éclairant pour rendre compte d'un phénomène sémantique concret, on rencontre cependant des difficultés à le reformuler dans le cadre théorique initial : l'élargissement profitable des phénomènes décrits apporté par le recours à un domaine de modélisation interroge ainsi la théorie en retour.

Ce problème épistémologique, classique et difficile, nous ne prétendons pas le résoudre, mais nous voudrions surtout ne pas le réduire. Notamment en évitant une première forme de réduction qui consiste simplement à l'ignorer, car le modèle n'a plus alors que fonction décorative, au mieux persuasive. D'un autre côté, nous souhaitons également éviter un autre type de réduction consistant à prendre l'apport du modèle pour un dépassement de la théorie : cette position signale tendanciellement une conception péremptoire de la science, et applicative de la théorie, qui ne nous retiendra pas.² Sans prétendre à une consistance épistémologique inexpugnable, nous entendons surtout maintenir un dialogue entre modèle morphosémantique et théorie sémantique, en considérant les apports et contraintes du premier comme susceptibles d'infléchir certaines orientations de la seconde.

Notre contribution s'envisage alors selon deux orientations complémentaires :

1. Dans un premier temps, en nous situant sur le plan théorique, nous menons un travail « préparatoire » qui s'efforce d'apprécier le degré d'adéquation *initial* entre la théorie sémantique et le domaine de modélisation qu'elle mobilise. Tout d'abord critique, cet examen soutient ensuite des propositions d'inflexions théoriques qui devraient améliorer les affinités avec le modèle.

2. Dans un second temps, en nous situant sur le plan du modèle, nous nous appliquons à faire travailler l'heuristique du cadre morphosémantique afin de proposer de nouveaux concepts descriptifs et poursuivre l'élaboration et la mise en œuvre de l'acquis.

² En voici une illustration exemplaire, relevée dans un livre récent de Wildgen où il défend la modélisation morphodynamique en linguistique : « Tout changement de paradigme dans les sciences *a son prix*. Dans notre cas, un langage élaboré qui inclut des notions topologiques et surtout dynamiques doit être appris par *l'adepte du nouveau paradigme* (...) Je suis certain que maintes suggestions de ce livre seront utiles à ceux qui veulent *quitter les chemins de la tradition* (...) L'autonomie de la linguistique ne peut être garantie que par une évolution qui met en doute les définitions de la discipline proposées dans le *structuralisme classique* et par les filiations modernes qui ont rempli l'espace restreint du *paradigme désuet* » (2002, pp. 297-298, nous soulignons).

La relecture des propositions descriptives dans le cadre théorique, menée au fur et à mesure de leur exposition, devrait être facilitée par les suggestions théoriques du point précédent.

Ces deux orientations correspondent respectivement aux deux premiers chapitres de ce mémoire, et en constituent l'essentiel. Nous en précisons maintenant le contenu.

II

La théorie retenue est la sémantique interprétative de François Rastier. De manière très générale, celle-ci peut être présentée comme une synthèse et une continuation des sémantiques structurales européennes³, qui introduit de façon décisive la question de l'interprétation dans son dispositif théorique. Ce thème interprétatif comporte deux volets qu'il importe de distinguer :

- D'une part, un versant *conditionnel* ou *herméneutique* qui consiste dans l'assomption du caractère historiquement et culturellement *situé* de toute activité linguistique, productive comme interprétative. Ce thème *critique* commande la pratique descriptive dans la mesure où celle-ci doit s'efforcer de restituer les conditions de production et d'interprétation des textes⁴, par exemple leurs discours et genre d'appartenance. C'est sans doute le thème critique qui motive cette caractérisation de la sémantique par son auteur : « une sémantique des textes (...) entend préciser les *contraintes* linguistiques sur l'interprétation (...) »⁵.

- Mais, d'un autre côté, la sémantique interprétative est également une théorie qui permet, avec le développement du concept de *parcours interprétatif*⁶, de décrire l'*effectivité* de l'interprétation entendue comme « assignation d'un sens à un passage ou à un texte ».⁷

³ Si l'on oppose généralement les structuralismes européen et américain, il importe cependant de dissiper l'idée d'une « sémantique structurale européenne » : dans le domaine de ce que l'on appelle « sémantique structurale » il faudrait plutôt reconnaître une diversité de courants, et de traditions nationales. Il y a peu de chance par exemple de confondre la sémantique structurale de Greimas avec la lexématique de Coseriu, ou la sémantique de Heger, bien que ces théories soient pourtant des sémantiques structurales. Dans le cas du versant structural de la sémantique interprétative, il faudrait sans doute évoquer les noms de Pottier, Greimas, et Coseriu.

⁴ Ce thème se concrétise dans la théorie avec la notion d'*ordre herméneutique* : « ordre des conditions de production et d'interprétation des textes. Il englobe les phénomènes de communication, mais dépasse les facteurs pragmatiques, en incluant les situations de communication codifiées, différées, et non nécessairement interpersonnelles. Il est inséparable des situations historique et culturelle de la production et de l'interprétation. » Rastier, 2001a, p. 301.

⁵ Rastier, 1997a, p. 124. Nous soulignons.

⁶ « suite d'opérations permettant d'assigner un ou plusieurs sens à un passage ou à un texte. » Rastier, 2001a, p. 301.

⁷ Rastier, 2001a, p. 299.

Bien que ces deux aspects soient évidemment liés, retenons que l'apport d'une description de type morphosémantique intéresse essentiellement le second : il s'agira, précisément, de décrire les parcours interprétatifs dans les termes d'une perception de fonds et de formes sémantiques. Si l'on devine donc la forme que prendra le problème de l'interprétation dans la perspective morphosémantique, la question qui se pose s'agissant de l'« affinité initiale » entre théorie et modèle, ou plus précisément la question que pose le modèle à la théorie qui le convoque, est celle de la conceptualisation *théorique* de l'interprétation comprise comme « assignation du sens » : en sémantique linguistique, ce problème est traditionnellement pensé sous la forme du rapport entre *signification* et *sens*, qui est une variété de la relation langue/parole. Sans entrer ici dans le détail d'une problématique qui figure à l'agenda de la plupart des théories sémantiques, nous signalerons qu'elle est généralement conceptualisée sur le modèle d'une *instanciation de type* : la distinction méthodologique langue/parole se voit alors redoublée d'une distinction ontologique, indépendamment du statut conféré au type (réaliste ou non : représentation enregistrée dans la mémoire lexicale, prototype, signifié de puissance, etc.). Or cette façon de théoriser le problème se trouve être inappropriée si l'on envisage une modélisation de type gestaltiste : celle-ci est avant tout une théorie qualitative de l'organisation du champ, pour laquelle le dégagement de formes contrastant sur des fonds répond de principes généraux, qui sont des principes d'organisation du champ perceptif. En d'autres termes l'apparition d'une unité (sémantique par exemple) doit davantage se comprendre comme une répartition locale du champ entre fond et forme que comme une instanciation ou une actualisation de type⁸. En somme, et *a minima*, un modèle gestaltiste de l'interprétation requiert une théorie sémantique qui problématise l'unité foncière de la langue et de la parole.

Il nous paraît que la théorie linguistique d'Eugenio Coseriu satisfait ce réquisit. Son dispositif ternaire *système/norme/parole*, outre qu'il précise avantageusement l'opposition langue/parole, doit en effet être ressaisi dans une conception moniste et énergétique du langage, où la « langue » n'existe *réellement* que comme dimension de l'activité de parler. Dans ce cadre théorique, la question du sens doit se poser en des termes différents de ceux d'une instanciation, parce que le dualisme méthodologique de la langue et de la parole n'est précisément pas un dualisme *réel* : la langue ne préexiste pas à la parole, mais est contenue dans la parole en tant qu'elle en est une *systématisation*

⁸ La primauté de l'organisation du champ sur l'éventuelle reconnaissance d'une forme typique a été largement illustrée par les psychologues de la gestalt dans le champ de la perception visuelle (formes bruitées ou camouflées bien qu'« objectivement » présentes).

constante. On entrevoit alors une adéquation de principe, à échafauder, entre un tel type de théorisation et un modèle morphosémantique : ce que la théorie pense sur le mode d'une co-existence de systématicités *au sein* de son objet, la morphosémantique peut le récupérer comme *aspects* du champ que la perception sémantique aura à reconnaître.

Ces positions de Coseriu relèvent cependant d'une *théorie générale du langage*, et il ne paraît pas qu'il en ait proposé des formulations opératoires dans le domaine sémantique. Il revient à Rastier, avec la théorie de l'*inhérence* et de l'*afférence*, d'avoir explicitement concrétisé une reprise des concepts cosériens dans le cadre de la sémantique interprétative : en définissant en effet le *sens* comme « l'ensemble des sèmes inhérents et afférents actualisés dans un passage ou dans un texte (...) » et en caractérisant par ailleurs l'*inhérence* et l'*afférence* comme s'indexant sur le dispositif ternaire *système/norme/parole*⁹, il semble que la sémantique interprétative problématise la question du sens d'une façon idoine au regard de la modélisation envisagée. Les choses sont cependant plus complexes.

Il convient en effet de noter que la reprise de la tripartition *système/norme/parole* par la sémantique interprétative paraît se faire principalement dans la perspective d'une qualification des grandeurs *abstraites* par la description linguistique. En d'autres termes, si l'introduction de l'*inhérence* et de l'*afférence* permet d'intégrer le niveau souvent négligé des *normes* dans la théorie, et ainsi de reconnaître des degrés d'abstraction qualitativement distincts (système et norme) au niveau de la langue, il ne semble pas que l'on y trouve une reprise de la perspective énergétique ou unitaire du rapport entre ces niveaux dans l'activité de parler. On en verra par exemple un symptôme dans la définition du *sème inhérent* comme « sème que l'occurrence hérite du type, par défaut »¹⁰, qui reconduit plutôt une logique de l'instanciation. En fait, l'usage que fait la sémantique interprétative du concept de norme comme médiation entre système et parole paraît principalement motivé par un principe *empirique* : la norme se définissant comme une *réalisation* du système, sa prise en compte administre un principe de réalité linguistique qui exige de situer les régularités abstraites par rapport à des corpus explicitement constitués.

Sans être rédhibitoires¹¹, ces remarques invitent cependant à se demander si la sémantique interprétative est suffisamment cosérienne ou non. Au regard de la perspective morphosémantique, nous risquerons une réponse négative.

⁹ Approximativement : *inhérence/système*, *afférence* socialement normée/*norme*, *afférence* contextuelle/*parole*.

¹⁰ Rastier, 2001a, p. 302.

¹¹ Par exemple, on pourrait argumenter que la définition de l'*inhérence* proposée *supra* n'est pas une définition *théorique* mais une proposition de formulation dans un modèle de type computationnel.

Le problème principal consiste alors à déterminer s'il est possible de proposer en sémantique un investissement opératoire du dispositif *système/langue/parole* dans une perspective énergétique. Nous essayerons d'apporter des éléments de réponse positifs en trois temps, qui correspondent aux trois parties du premier chapitre :

(i) Dans un premier temps, réflexif et préparatoire, nous mènerons un examen théorique des concepts d'inhérence et d'afférence à la lumière de la tripartition *système/norme/parole*, et ce afin d'affermir l'identité des concepts, voire d'en proposer de nouveaux. Prendre la théorie cosérienne comme observatoire pour étudier la sémantique interprétative nous permettra ainsi de mieux la caractériser. En ce sens, cette première partie doit être considérée comme un essai de *métalinguistique comparative*.

(ii) Dans un second temps, l'effort théorique visera à intégrer la perspective énergétique. Essentiellement, le propos consistera à introduire la très riche typologie des *champs lexicaux* élaborée par la lexématique cosérienne, curieusement délaissée dans le panorama sémantique contemporain, et proposer de lire le rapport champ lexical/taxème comme une variété du rapport *système/norme* : nous argumenterons alors la valeur *productive* du champ lexical dans son couplage avec les taxèmes, et la valeur explicative de ce couplage pour rendre compte de certains aspects du caractère tout à la fois *normel/collectif* et *productif/créatif* de l'activité sémantique, tant énonciative qu'interprétative.

(iii) La troisième partie illustrera et précisera la relation champ lexical/taxème du point de vue de la structure, en esquissant une typologie des transformations entre ces deux classes lexicales.

Cette phase théorique de la réflexion effectuée, nous aborderons l'étude du modèle morphosémantique.

III

Alternative à la conception distributionnelle du texte, la perspective morphosémantique met au centre de ses préoccupations le problème fondamental de la *discrétisation* des fonds et des formes : pour une telle approche, en effet, le problème est moins celui d'une intégration progressive d'unités discrètes que celui de leur *constitution* dans les parcours interprétatifs. Dans ces conditions, il devient alors essentiel de disposer de principes généraux permettant de ressaisir une unité comme un « effet d'unité » correspondant à une conformation *locale* d'un champ perceptif *global*. En ce sens, pour une morphosémantique des parcours interprétatifs, la formulation de principes généraux régissant l'organisation du champ devient le moyen « technique » de retrouver *au sein du*

modèle l'assomption *théorique* de l'ordre herméneutique (i.e. la détermination du local par le global). Et sur ce point, le parallèle avec les théories de la Gestalt est précieux, tant elles ont insisté sur l'incidence des propriétés globales du champ pour la perception des formes. Dans le cas d'une théorie sémantique, ce champ n'a évidemment pas l'extériorité spatiale du champ visuel tel qu'on le trouve dans les expériences célèbres des gestaltistes, où des figures géométriques se détachent sur un fond : plus qu'une « extériorité » qui se déploierait sous nos yeux, il faudrait ici envisager le champ comme un *couplage situé* entre un texte et un locuteur qui l'interprète (ou l'énonce), ce couplage gagnant à être qualifié en termes temporels¹² et aspectuels plutôt que spatiaux. Le texte, plus qu'une suite de symboles, peut alors être conçu comme un *cours d'action* sémiotique, temporalisé et rythmé, dont la description s'efforcera de restituer les moments réguliers et singuliers.

Développement d'un modèle du champ pour la sémantique interprétative (A) et contribution à la description de la temporalisation des parcours interprétatifs (B) constituent les deux volets principaux de nos propositions dans ce deuxième chapitre. Présentons-les rapidement.

A. Pour la théorie du champ, la première tâche consiste à déterminer (i) quels sont les principes généraux régissant l'organisation du champ et (ii) quel(s) secteur(s) conceptuel(s) de la sémantique interprétative pourrai(en)t se « reconnaître » comme essentiel(s) dans ces principes. Pour ces deux questions, nous nous sommes largement appuyé sur des travaux déjà accomplis en sémantique.

(i) C'est à la *Théorie des formes sémantiques* (TFS)¹³ de P. Cadiot et Y.-M. Visetti que nous avons emprunté le modèle général du champ. Bien que le domaine d'application de la TFS se situe principalement au niveau lexical, elle nous a retenu par sa théorisation approfondie des problématiques gestaltiste et phénoménologique en sémantique, son ouverture vers une sémantique des textes, et en particulier le dialogue qu'elle a instauré avec la sémantique interprétative. Les trois concepts descriptifs centraux de la TFS, *motif*, *profil* et *thème*, qui correspondent à autant de *phases* ou *régimes* du sens lexical, trouvent à s'appliquer dans des descriptions « en langue » comme « en parole »¹⁴. Dans ce dernier cas,

¹² Ce qui pose évidemment problème pour les textes verbaux, dans la mesure où ils n'ont pas un temps mesurable, à l'image des textes musicaux ou audiovisuels.

¹³ Cadiot et Visetti, 2001.

¹⁴ Bien que Coseriu ne figure pas à la bibliographie des auteurs, il nous semble trouver des affinités manifestes entre sa conception énergétique et le modèle de la TFS, *motivation* dans celle-ci pouvant régulièrement être lue comme *systématisation* dans celle-là. La différence majeure tient au fait que le niveau des motifs n'étant pas défini différemment, il reste inaccessible à une description de type structural.

le champ doit s'entendre tout à la fois comme le « lieu » de déploiement de ces phases (dans une métaphore discutable mais commode, cf. *supra*), et comme une *condition* d'apparition, dans la mesure où les principes organisateurs du champ établissent des relations de *dépendance* entre phases, *qui participent alors de leur identité théorique* : motifs, profils et thèmes ne se déploient pas *sur* un champ qui les précéderait, mais sont des *aspects* de ce champ. C'est là un point essentiel, clairement formulé par Cadiot et Visetti : « à partir du moment où, conformément aux conceptions continuistes et anti-élémentaristes de la *Gestalttheory*, on ne part pas de répertoires discrets de primitives et opérateurs, la formation des unités doit découler de la structure du champ global, qui est à la base de toutes les constructions »¹⁵. Toujours en suivant les auteurs, on devrait s'attendre à retrouver les principes suivants dans un modèle du champ :

1. Rapport tous/parties : synthèse par détermination réciproque de toutes les dimensions du champ concerné.
2. Modulation continue des formes en même temps que délimitation par discontinuités.
3. Présence d'un substrat *continu* : il s'agit d'une condition essentielle, notamment pour toute discrétisation, qui en est constitutivement tributaire.
4. Organisation par figures (formes) se détachant sur un fond.
5. Caractère transposable des formes.
6. Temps de constitution interne à la forme (intégration, stabilisation, présentation par enchaînement d'esquisses), impliquant une structure non ponctuelle du *Présent*, abritant la manifestation changeante de la forme (donc un *Présent* 'épais')¹⁶.

Bien que la généralité de ces principes n'augure pas d'une applicabilité immédiate, notre hypothèse de travail a été que, en vertu de cette généralité, ils pouvaient également être directeurs pour la conception morphosémantique de l'interprétation textuelle. Il s'agissait alors d'évaluer quels concepts de la sémantique interprétative pouvaient se trouver qualifiés par ces principes.

(ii) Ici aussi le travail était bien avancé, puisque les propositions morphosémantiques de Rastier, sans s'inscrire explicitement dans une théorie du champ, pouvaient être reprises dans ce cadre. En particulier, la reformulation du concept d'isotopie comme illustration de la loi gestaltiste de *bonne continuation*, et sa compréhension en termes de *fond sémantique* permettait de la rapprocher du troisième principe proposé *supra*. En effet, de phénomène *conditionné* par la *réurrence de sèmes* dans ses premières formulations structurales, l'isotopie devient ici un phénomène *conditionnant* : « Ce n'est pas la réurrence de sèmes déjà donnés qui constitue l'isotopie,

¹⁵ Cadiot et Visetti, 2001, p. 52.

¹⁶ Cadiot et Visetti, 2001, p. 53. L'ordre et la numérotation sont de notre fait.

mais à l'inverse la présomption d'isotopie qui permet d'actualiser des sèmes, voire *les sèmes.*»¹⁷.

Sur ces bases, nous nous sommes proposé d'explorer plus systématiquement les implications d'une reprise du concept d'isotopie, principalement de l'isotopie *spécifique*, dans le modèle du champ. Cela a consisté à interroger le thème *continuiste* dans trois directions :

- En relation avec les propositions du premier chapitre sur une conception non dualiste de la langue et de la parole, nous argumenterons que l'isotopie spécifique ne doit pas seulement se comprendre comme un principe de continuation du champ, mais également comme un frayage entre zones non connexes du diasystème linguistique, zones qui resteraient imperméables les unes aux autres s'il n'y avait *entre* elles un principe essentiel de continuation.

- Nous essayerons d'évaluer plus avant l'analogie entre isotopie et « substrat continu nécessaire à toute discrétisation ». Plus précisément, nous discuterons l'idée selon laquelle les valeurs sémiques prises par une isotopie spécifique dans les différents moments d'un parcours interprétatif devraient être identiques, en proposant de considérer les sèmes comme des « discontinuations » locales dont la variété traduit l'hétérogénéité *interne* de l'isotopie. Dans certains cas, le rapport entre isotopie et sèmes pourra s'appréhender en « incrustant » des *gradients sémantiques* dans l'isotopie, gradients dont la variation permet de comprendre comment celle-ci, tout en conservant son *identité* et son *unité*, est le siège de modulations internes auxquelles correspondent ses différentes valeurs sémiques.

- En déplaçant alors l'attention au palier métalinguistique, nous nous attacherons à décrire la manière dont la description morphosémantique prend possession de certains aspects du champ en les dénommant. En particulier, le « dégroupement » isotopie spécifique/valeurs sémiques que nous proposons engage à reconnaître qu'une même dénomination isotopique renvoie potentiellement à une diversité, certes contrainte, de valeurs sémiques. Nous essayerons de circonscrire ce phénomène en investissant l'appareil descriptif de la TFS au palier métalinguistique dans le but de préciser les relations entre dénominations isotopiques et sémiques.

B. Plutôt qu'aborder de front la question difficile de la temporalisation des parcours interprétatifs, nous avons cru avisé d'y entrer par le biais de problématiques plus précises, et déjà identifiées. L'essentiel de cette partie consiste à reprendre et à discuter

¹⁷ Rastier, 1987, p. 12.

dans le cadre de la morphosémantique les propositions de Rastier sur le *rythme sémantique*. Ce cadre problématique paraît ici opportun tant le rythme, cela a été maintes fois souligné, se prête à une description en termes de *reconnaissance de formes*. En considérant une *forme tactique* comme une disposition remarquable d'unités sémantiques sur la chaîne syntagmatique, nous nous efforcerons de dégager quelques conditions générales de la perception de ces formes. Les rythmes sémantiques apparaissent ainsi comme des répartitions singulières du champ entre fonds et formes.

IV

La réflexion théorique est complétée de deux études qui illustreront et prolongeront certains de nos développements.

La première est un essai de description morphosémantique d'un sonnet de Baudelaire, *Tristesses de la Lune*. La description portera principalement sur les conditions de l'impression référentielle ainsi que sur l'investissement du thème de la Lune dans le poème et *Les Fleurs du Mal*.

La seconde est une analyse d'un corpus constitué de 113 définitions incorrectes d'un terme proposé dans un texte. L'objectif de la description sera de restituer les déterminations contextuelles qui ont présidé à la production de ces définitions.